

## **La montagne noire**

*CADIC. Contes et Légendes de Bretagne, IV, p. 257.*

Il n'y avait pas, dans la ville de Bordeaux, un jeune homme aussi riche et de conduite aussi vertueuse que Jean. Quand il eut vingt ans, ses parents qui dirigeaient un important commerce lui dirent : « Voilà que tu as de l'âge et du sérieux. Le moment est arrivé d'essayer ton savoir-faire. Nous allons entreprendre un long voyage et te mettre à la tête de notre maison. J'espère que nous n'aurons pas lieu de regretter cet acte de confiance. »

Il ne faut jamais avoir dans la jeunesse une foi trop absolue. Le temps des passions n'est-il pas aussi le temps des folies? Au bout de quelques années, Jean n'était plus le même. Il avait changé sa manière de vivre. Il était devenu le scandale de ses concitoyens et sa fortune se dissipait au vent.

Que répondrait-il à ses parents, quand ils lui demanderaient des comptes ?

Malgré tout, il lui restait encore du sang dans les veines et du courage. Il résolut de partir au loin, jusqu'au bout du monde. Il songeait en lui-même : « La chance favorise les audacieux. J'ai de l'audace à revendre. Pourquoi ne trouverais-je pas un trésor en mon chemin ? »

À la fin de la première journée, il était arrivé dans une forêt, au milieu de laquelle il y avait une prairie, et dans la prairie une fontaine aux eaux de cristal qui coulaient avec un doux murmure dans une vasque de marbre. Il était là, il avait soif; il but à longs traits, puis il s'allongea sur le tapis d'herbes et s'endormit jusqu'au matin-jour.

Quelle ne fut pas sa surprise le lendemain d'apercevoir auprès de lui, en ouvrant les yeux, un étranger qui le devisageait avec intérêt! Il avait la mine et l'extérieur distingués, mais son visage n'inspirait guère confiance. Les yeux pétillaient de

malice. « Allons, dit-il, Jean de Bordeaux, pourquoi quitter ainsi ton pays? Je sais tes malheurs. Tu n'y remédieras pas en courant au bout du monde. Le salut est plus près de toi que tu ne le penses.

- Vraiment, répondit Jean, que dois-je faire?

- Signe ce parchemin de ton sang, C'est un engagement qui te lie à moi. Je me charge de te procurer de l'argent plein ta maison, à condition que, dans un an, tu viennes me voir à mon palais de la Montagne noire.

- J'accepte! » déclara Jean, sans hésiter.

Pendant un an, son commerce réussit à tel point que, non seulement il paya ses dettes, mais encore qu'il dépassa en richesse les plus fortunés des habitants de Bordeaux. Ses parents qui étaient revenus sur les entrefaites ne savaient comment lui témoigner leur satisfaction.

L'année pourtant s'avancait et, au fur et à mesure qu'elle approchait du terme, le jeune homme, loin de se réjouir de ses succès, prenait un air de plus en plus triste et se desséchait à vue d'œil.

« Qu'as-tu donc, notre Jean ? demandaient son père et sa mère. N'es-tu pas heureux? »

Il finit par avouer la vérité : « Il faut que bientôt je parte pour la Montagne noire, et je ne sais si je vous reverrai jamais. »

Il se mit en route trois jours avant le terme. Il marcha tant et si longtemps qu'au bout de l'étape il était parvenu loin, très loin de Bordeaux, dans un pays qui lui était totalement inconnu. Comme la nuit approchait, il entra dans une pauvre cabane qui s'élevait dans la solitude d'un désert au bord du chemin. Une sorcière y filait sa quenouille. Il n'avait jamais rencontré une créature aussi vieille. Elle avait la peau coupée de rides, le dos cassé en deux, des yeux à moitié éteints et des dents aussi longues que des fuseaux.

« D'où viens-tu, mon fils? interrogea-t-elle.

- De France, marraine.

- De France! Alors tu es chrétien? J'ai six cents ans d'âge et Je n'ai pas encore vu un chrétien. Où vas-tu de ce pas?

- A la montagne noire. La connaissez-vous ?

- Non, mon fils; mais j'ai une sœur qui demeure a un millier de lieues d'ici et qui peut-être en a entendu parler. Voilà une lettre pour elle. Prends ce cheval qui court plus vite que le vent. Il te traînera chez elle en un clin d'œil. Quand tu seras à destination, tu retourneras la tête de l'animal et il saura bien revenir tout seul. »

Jean partit et fit ce qui lui avait été recommandé. Il arriva chez l'autre sorcière.

- D'où viens-tu, mon fils? demanda celle-ci.

- De France, marraine.

- Tu es donc chrétien? J'ai dépassé ma sept centième année et je n'en ai jamais trouvé un seul.

- Pourriez-vous me dire où est la Montagne noire ?

- J'en ai ouï parler, mais je ne saurais t'indiquer où elle est. Va plutôt voir mon père à deux mille lieues de chez moi. Il est le roi des oiseaux. Il y a des chances pour qu'il te renseigne, ainsi que tu le désires. Voici une lettre que tu lui remettras et un cheval plus rapide que la flèche pour te conduire. »

Au bout d'un quart d'heure, il était chez le vieillard. Or celui-là était âgé de neuf cents ans et lui non plus n'avait jamais vu un chrétien. À la prière de Jean, il convoqua ses oiseaux. Il en accourut des quatre points cardinaux et en si grand nombre que le ciel en était obscurci. Malheureusement ce fut en pure perte.

Aucune des bêtes ailées ne connaissait la Montagne noire. Il n'y manquait plus

qu'une seule, un corbeau. On l'aperçut soudain débouchant du côté du midi. Il était si fatigué qu'il avait peine à se traîner. « Excusez, maître, mon retard, dit-il, en se posant à terre. Je suis allé jusqu'à la Montagne noire et le trajet en est si long que j'ai eu peur de rester en route. »

- Tu as été à la Montagne noire! s'écria le vieillard. À merveille! tu y retourneras. Voilà un jeune homme qui prétend s'y rendre aussi. Transporte-le jusque-là. »

Jean se hissa sur les ailes du corbeau et l'oiseau se mit à voler, à voler coupant parmi l'espace. Les champs, les rivières et les bois disparaissaient à vue d'œil. La nuit les surprit au moment où ils traversaient l'océan. Ils aperçurent un rocher au milieu, sur lequel ils s'arrêtèrent. Ils y mangèrent du poisson à satiété, y prirent un peu de repos et le lendemain ils repartirent frais et dispos. La route les conduisit au pied d'une montagne dont le sommet était couronné d'un château merveilleux.

« Tu as voulu, jeune homme, dit le corbeau, visiter la Montagne noire. Nous y voilà. Le château que tu distingues est celui du diable. Si tu tiens à y pénétrer, je t'en indiquerai le moyen. Dans un instant, tu verras descendre sur le rivage trois colombes, l'une bleue, l'autre noire, la troisième rouge. Arrivées ici, elles reprendront leurs formes habituelles, car ce sont des femmes, les trois filles du diable. Elles ont coutume de se baigner à cet endroit. Profite de l'instant où elles seront à l'eau pour enlever les habits de l'une d'elles et tu en obtiendras tous les renseignements que tu souhaites. »

Bientôt en effet Jean remarquait trois colombes qui fendaient le ciel à tire d'aile, et ces trois colombes étaient des jeunes filles plus belles que le jour, et toutes les trois entrèrent dans la mer. Vivement il en profita pour se glisser derrière les rochers et dérober les habits de la première. On juge de la désolation de celle-ci, quand elle sortit du bain. Elle réclamait ses vêtements à cor et à cri. Déjà ses

sœurs, insensibles à ses lamentations, étaient reparties. C'était le moment favorable. Jean se présenta.

« Ne pleurez pas, jeune fille, s'écria-t-il, je vous retrouverai ce que vous avez perdu, à condition que vous me transportiez jusqu'à ce château et que vous m'indiquiez le moyen de m'y introduire. »

En une minute, il fut là-haut. Deux allées s'ouvraient devant lui, l'une spacieuse et bordée de fleurs, l'autre tortueuse, raboteuse, semée de ronces et aboutissant à une poterne qui n'avait pas été ouverte depuis deux cents ans.

« Gardez-vous de suivre la première, conseilla la jeune fille.

Prenez la seconde. Vous frapperez à la poterne jusqu'à ce qu'elle s'ouvre. Si l'on vous commande d'aller par ailleurs, refusez. Refusez aussi de manger dans d'autres plats que dans ceux du diable. Si l'on vous offre de coucher dans un lit, refusez encore et retirez-vous dans le coin de la cheminée. »

Il alla heurter à la poterne.

« Qui va là? demanda une voix. On n'entre pas par ici. » Il heurta une seconde fois avec plus de force.

« Vous êtes donc un étranger, cria la voix avec colère, pour ignorer que cette porte est condamnée et que l'on accède dans le château du côté opposé. »

Il heurta une troisième fois avec une telle violence que la poterne en fut ébranlée. Alors ce furent des protestations et des clameurs d'indignation à l'intérieur. Mais aussi l'huis pivota sur ses gonds et il se trouva en présence du diable en personne.

« Te voilà, Jean de Bordeaux, fit celui-ci, l'air aimable. Je constate que tu es un homme de parole et tu m'évites d'aller te chercher, aussi pour marquer ton arrivée, je tiens à te régaler princièrement. »

On se mit à table. Il y avait deux services, l'un pour le diable, l'autre pour lui. Or, on eut beau l'y inviter, il refusa de toucher à aucun mets.

«Tu ne manges donc pas, dit le diable; il me semblait cependant que le voyage avait dû aiguiser ton appétit.

- Ce n'est pas que je n'aie faim, répondit-il, mais il me déplaît de n'être pas traité suivant mon mérite. Chez moi je ne mange jamais qu'au plat de maître.

- S'il ne faut que cela pour te satisfaire, gronda le diable, voilà mon plat.»

Quand le moment arriva d'aller se coucher, on le conduisit à la plus belle chambre et le diable répétait à sa femme : « Bonne affaire; demain nous aurons de la chair fraîche. Je me charge de réduire en pâté ce Jean de Bordeaux, malgré sa finesse.

- Pas si vite, opina la femme, tu ne l'as pas encore. Méfie-toi plutôt de ta fille; je crois qu'elle te trompe.

- Me tromper! elle est si naïve. »

Cependant le jeune homme s'était jeté sur le lit et, vaincu par la fatigue, s'était endormi d'un profond sommeil. Il avait oublié la recommandation de la jeune fille. Celle-ci heureusement veillait. Comme l'heure fatidique allait sonner, elle se précipita dans sa chambre et le tira violemment sous le manteau de la cheminée. Il en était temps. À l'instant même en effet, le plafond s'ouvrait et il en pleuvait des instruments de supplice, haches, scies, épées, qui déchirèrent en mille morceaux draps et couvertures.

Le lendemain le diable fut très surpris de retrouver son hôte en vie.

« Comment as-tu dormi? demanda-t-il.

- Jamais si bien, répliqua celui-ci. Tout serait pour le mieux, si mon lit n'était pas complètement détruit.

- Ne sois pas en peine de cela. Nous avons sans doute des ennemis. Tu es sain et sauf, c'est le principal. Il s'agit maintenant de travailler, car je te choisis pour mon serviteur.

- Commandez, maître, et j'obéirai, murmura Jean.

- Il y a autour de mon château un étang dont j'aime beaucoup le poisson. Vide-moi cet étang, de manière que j'y pêche ce soir, sans mouiller mes bottes. Prends à cet effet les draps qui sont dans la cave.»

Or ces draps étaient en papier et en touchant l'eau ils se fondaient et lui échappaient des mains. À midi, il n'était pas plus avancé qu'au commencement de la journée. L'étang n'avait pas diminué d'un litre. Désespéré, n'en pouvant plus, il s'assit au bord et, la tête entre les mains, il se mit à réfléchir à son triste sort.

« Jean ! » lui cria tout à coup derrière lui une voix aimée. Il se retourna et aperçut la jeune fille qui lui apportait à manger. Elle venait, envoyée par le diable lui-même, pour la punir d'être arrivée en retard du bain la veille.

« Voyons, mon ami, dit-elle, je crois que votre besogne n'avance guère.

- Et comment avancerait-elle avec de tels instruments? répliqua le pauvre garçon. Il vaut mieux que je me résigne à mourir.

- Non, reprit la jeune fille, vous ne mourrez pas, car je vais vous aider. Voilà une verge, prononcez simplement ces paroles, en la tenant en mains : Par la vertu de cette verge, eau d'un côté, poisson de l'autre, et l'étang sera à sec. »

Un quart d'heure après, le diable apparaissait au bout du chemin. Il se promenait en propriétaire, les mains derrière le dos, et en sifflant un air de chasse.

« Hé bien, jeune homme, ce travail? demanda-t-il.

- Regardez, maître », répondit simplement Jean. Il n'y avait plus une goutte d'eau dans l'étang et les poissons, ventre à l'air, en couvraient la vase. Quand le diable rentra au château : « Méfie-toi de ta fille ! » lui recommanda sa femme.

« Méfiez-vous de mon père, recommanda la jeune fille à Jean.

Ce soir il vous faudra dormir dans votre lit et nulle part ailleurs dans la chambre. » Et de fait à minuit une pluie de haches et de couteaux tombait encore du plafond, brisant et coupant tout dans sa chambre, sauf son lit.

Le lendemain on lui ordonnait d'abattre une forêt de vingt lieues carrées en quelques heures, au moyen d'une serpe ébréchée.

Or, il eut beau frapper sur les arbres, pas un ne tombait. La jeune fille le tira de peine une seconde fois. Elle avait en effet reçu l'ordre de lui porter encore son déjeuner. « Par la vertu de ma baguette, commanda-t-elle, troncs d'un côté, branches de l'autre ! » Elle n'avait pas fini de parler que la forêt était à terre.

Le diable à la vue du travail ne put retenir sa satisfaction. « Méfie-toi de ta fille », lui conseilla sa femme.

« Méfiez-vous de mon père, conseilla la jeune fille à Jean. Ce soir vous devrez vous coucher dans le vieux bahut qui est dans votre chambre, sinon vous êtes mort. »

Jean se conforma à l'avis et bien fit-il, car au milieu de la nuit les instruments meurtriers tombaient sur le lit et les meubles de la chambre, n'épargnant que le coffre, et réduisant tout en pièces.

« Quelqu'un sans doute nous en veut, se contenta de dire le diable le lendemain; il ne faut d'ailleurs pas te plaindre, Jean, puisque tu n'as pas été touché. Ne pense plus à cela, mais à ce que je vais te proposer. Sur la plus haute tour de mon château, il y a deux œufs d'or que l'oiseau de vie a pondus. On n'y monte que par

l'extérieur et je n'ai à t'offrir qu'une échelle en écorce de chanvre. Utilise-la comme tu pourras; il me faut les œufs avant ce soir .. »

Jean posa le pied sur un échelon; il se brisa. Le second se brisa de même, ainsi que le troisième, puis la fragile échelle s'écroura. Malgré de multiples efforts, il était condamné à rester au pied de la tour.

Ce jour-là, le diable, mis en éveil par sa femme, désigna une autre de ses filles pour lui porter à déjeuner. Elle se cassa la jambe, avant d'arriver. Il désigna la seconde. Elle refusa. Il lui fallut s'adresser à la préférée du jeune homme. Quand elle fut auprès de celui-ci, grand fut son embarras, car elle-même ne connaissait pas le moyen de grimper à la tour. Heureusement quelle avait sa marraine qui était sorcière.

« Va, lui conseille la vieille femme, laisse-toi tuer par lui. De tes os qu'il fabrique une échelle et il atteindra les œufs. Il lui suffira d'un peu d'eau pour te rappeler à la vie.»

La jeune fille proposa le procédé à Jean. Il s'indigna. À force de supplications cependant, il consentit à l'employer. Tout marcha à son gré. Il s'empara des œufs et ranima la jeune fille. Malheureusement dans sa précipitation à la rappeler à elle il oublia un os de pied, ce qui fit qu'elle se releva boiteuse.

Lorsque le diable aperçut les œufs d'or, il laissa éclater sa joie : « Vraiment, garçon, s'écria-t-Il, tu es un serviteur modèle et volontiers je t'accepterai pour gendre. Tu auras celle de mes filles que tu préféreras. »

À la nuit noire, on le conduisit dans l'appartement où dormaient les trois demoiselles: « Choisis maintenant», lui dit-on. Il avança les mains à tâtons, remarqua un pied qui manquait d'un os.

« Je veux celle-ci », répondit-il. Les noces eurent lieu aussitôt, mais dès le lendemain, il lui fallut songer à partir avec sa femme, car le diable avait juré qu'il les tuerait l'un et l'autre.

« Va jusqu'à l'écurie lui recommanda sa compagne. Tu prendras le cheval le plus maigre et tu l'obligeras à se lever. n est si rapide qu'il parcourt sept lieues à la seconde. »

Un instant après, ils s'en allaient, franchissant l'espace comme un tourbillon, dos à dos sur la bête, lui regardant devant, elle regardant derrière.

Au moment où le soleil se levait : « Ne vois tu rien venir? demanda Jean.

- Si, répondit sa femme, je distingue une colonne de fumée qui arrive sur nous. Je reconnais mon père. »

Sur un mot d'elle, ils se changèrent, le cheval en chapelle, son mari en prêtre, elle en autel.

« Vous n'avez pas vu passer par ici deux cavaliers? interrogea le diable.

- *Oremus !* » fit la voix du prêtre.

Le diable prononça un juron : « Sont-ils stupides! gronda-t-il.

- Stupide toi-même! s'écria sa femme, quand il rentra chez lui.

Tu ne t'es donc pas aperçu que c'étaient ta fille et son mari. Si tu avais saisi l'un d'eux, tu aurais eu l'autre. »

Il repartit furieux. « Ne vois-tu rien venir? demanda une seconde fois Jean.

- J'aperçois une nuée épaisse, murmura sa compagne. C'est mon père. » Et de se transformer, le cheval en étang, elle en poisson, lui en pêcheur.

Déjà le diable était là. Il s'enquit si des cavaliers n'avaient pas suivi cette route.

« Ça ne mord pas, répliqua le pêcheur. Je ne sais ce qu'il a, ce poisson; il est ensorcelé. »

Impossible d'en tirer autre chose. Ce fut seulement quand il fut de retour au château qu'il apprit de sa femme qu'il avait été dupé. Et de se lancer de nouveau à la poursuite. Bientôt les fugitifs le remarquaient au loin. Or, en une seconde, le cheval devenait jardin, la jeune femme rose, le mari jardinier. Le diable questionna : « Est-ce qu'il n'a pas passé à l'instant des cavaliers de ce côté.

- Oui vraiment, déclara le jardinier, les roses fleurissent en mai. En désirez-vous une ? »

Il n'en apprit pas davantage et disparut dans un tourbillon. Une quatrième fois la poursuite recommença, plus acharnée que jamais, le diable ayant juré qu'il ramènerait quiconque lui répondrait ainsi de travers. Il allait d'un galop vertigineux, sans arrêter à un obstacle. Les fugitifs le voyaient arriver sur eux comme la foudre. Encore un effort et il les atteignait. Il étendit la main ... trop tard. Les deux jeunes gens avaient pénétré d'un demi-pied sur les terres du roi de France et là il n'avait plus aucun pouvoir sur eux.

« Vous avez de la chance, maudits fuyards! hurla-t-il.

- À vos souhaits, père, répliquèrent ceux-ci et bien le bonjour à notre mère! » Et ils lui tournèrent le dos.

Ainsi sortis du danger, après ces tragiques aventures, Jean et sa femme s'installèrent aux environs de Bordeaux; ils y bâtirent un superbe château et y vécurent heureux. Ils sont morts sans doute depuis longtemps quoique je n'en sois pas certain, mais ce dont je suis certain, c'est que jamais aucun des deux n'a eu la velléité de retourner à la Montagne noire.